

LE JOUR, 1947
16 Juillet 1947

MEDITATION DU MATIN

Ecrire le matin, sur la montagne, devant quelques fleurs et dans la fantaisie d'une brise légère, cela porte à l'allégresse et à l'optimisme, à une confiance renouvelée en soi et en l'univers.

A l'heure où les mauvaises pensées ne sont pas encore sorties de leurs cachettes, lorsque les lézards commencent à se proposer aux rayons du soleil et que, dans les méandres du jardin, une eau courante se hasarde au pied des jeunes pousses, on se demande si tout ce qu'on a appris la veille de sombre et de laid n'est pas irréel et si ce n'est pas la nuit qui a laissé les traces d'un mauvais rêve.

Jamais la nature a été à ce point en désaccord avec les intentions et les actes des hommes. Autant elle est franche, autant l'homme est sournois. Combien il serait dur à chacun d'avouer ce qu'il prémédite et d'admettre à haute voix ce qu'il rumine dans le secret. Mais, le matin, à sa naissance, paraît avoir tout purifié.

La vie est alors conforme à son objet. Elle est nette et elle est simple. Elle invite à un travail heureux ceux dont les excès n'ont pas alourdi le sommeil. Elle montre la société humaine comme une douce chose et elle révèle la transparence de tout ce qui est jeune et clair.

Qu'il suffit cependant de peu pour que tout change ! Pour que la descente vers la ville et vers le bruit tire d'erreur le rêveur matinal. Les premières brèches, les premières entreprises, viennent des humains qu'on rencontre. Ils regardent le paysage comme si c'était un étranger. Ils déferlent vers le tumulte, l'âme pleine de convoitises et ils envisagent, les traits tendus, la façon dont ils triompheront de leur prochain.

Ce siècle très savant prend la vie à rebours. Il fuit la nature au lieu d'y chercher ce qui apaise. Il est tout empêtré dans les calculs et dans les hypothèses ; et c'est au bout des guerres qu'il cherche vainement la paix, au lieu de la concevoir comme le commencement de tout.